

Ennio Morricone

Des musiques inoubliables qui ont donné vie aux films de Sergio Leone

Yves Laberge

Number 324, October 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laberge, Y. (2020). Ennio Morricone : des musiques inoubliables qui ont donné vie aux films de Sergio Leone. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 44–45.

Ennio Morricone

YVES LABERGE

Des musiques inoubliables qui ont donné vie aux films de Sergio Leone

« Au fond, en un mot, le style de Leone et Morricone poussait à l'extrême certains des codes du western conventionnel, presque au seuil de la parodie, tout en déconstruisant le genre du western. C'était le cas dans la mise en scène, mais également dans la musique. Et cette nouvelle tendance sera imitée avec encore moins de nuances par Sam Peckinpah et Quentin Tarantino. »

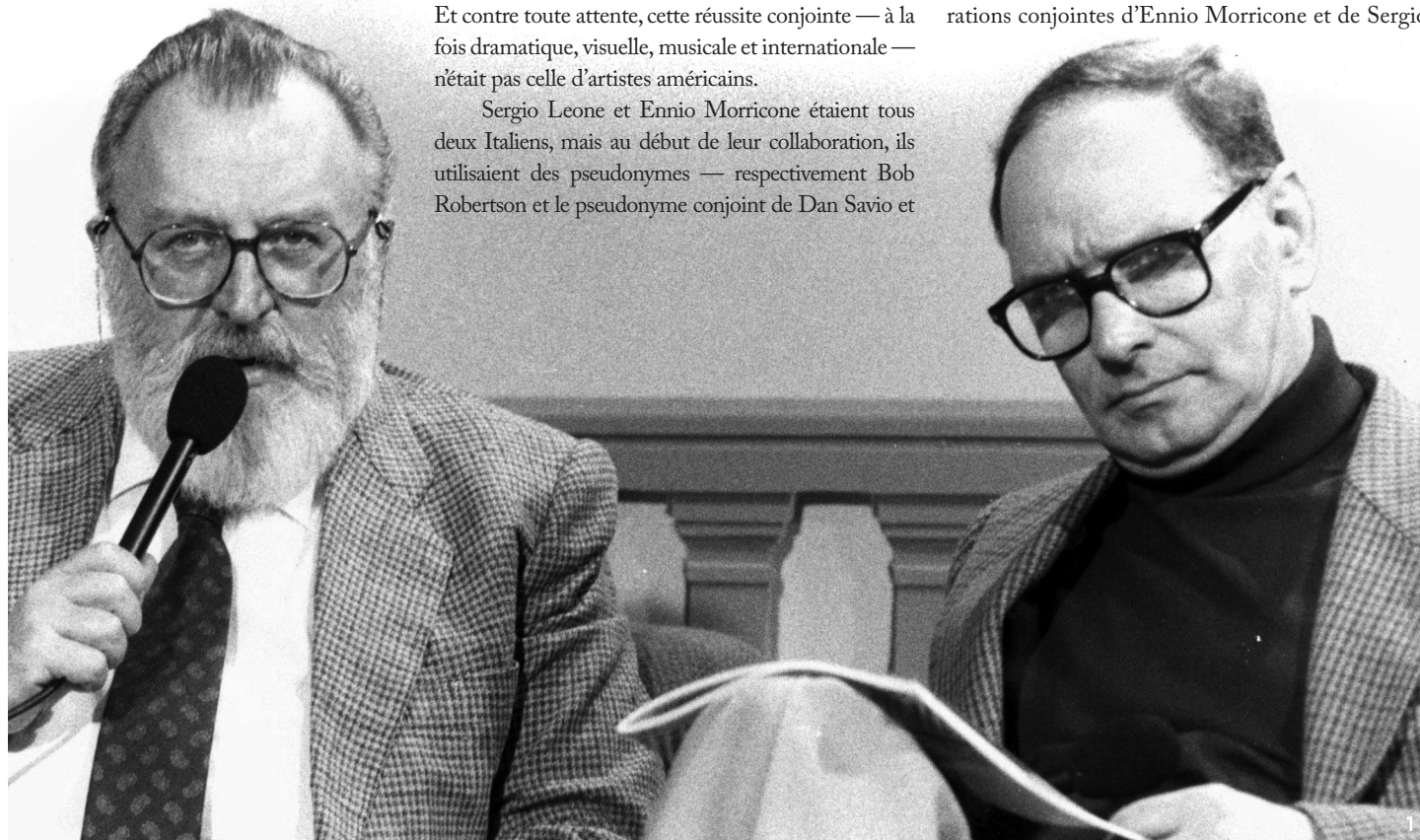
Débutons par une question insoluble, à méditer et à débattre infiniment entre cinéphiles : sans la musique d'Ennio Morricone, est-ce que les films de Sergio Leone (1929-1989) auraient eu le même poids ? Et la même influence ? À chacun d'y apporter sa réponse.

Ennio Morricone est décédé à l'âge de 91 ans, le 6 juillet 2020. Compositeur prolifique et polyvalent, il était universellement connu pour ses nombreuses musiques de film ; mais il était également un compositeur de musique classique, dans la grande tradition italienne depuis Corelli, Vivaldi et, pourquoi pas, Rossini et Verdi, pour le côté « mise en scène » et opératique de sa musique. Il commença son métier d'arrangeur à la fin des années 1950, mais c'est sa collaboration en tant que compositeur de musiques de film avec Sergio Leone qui sera déterminante. Au moment où ce genre usé manquait de crédibilité et de public, ils réinventent une nouvelle forme de western, notamment avec *Pour une poignée de dollars* (1964), suivi par *Et pour quelques dollars de plus* (1965), *Le bon, la brute et le truand* (1966) et plusieurs autres. Jamais on n'avait assisté à une si parfaite adéquation entre les images et la trame sonore dans un western. Et contre toute attente, cette réussite conjointe — à la fois dramatique, visuelle, musicale et internationale — n'était pas celle d'artistes américains.

Sergio Leone et Ennio Morricone étaient tous deux Italiens, mais au début de leur collaboration, ils utilisaient des pseudonymes — respectivement Bob Robertson et le pseudonyme conjoint de Dan Savio et

Leo Nichols — afin de dissimuler leurs origines non américaines. Bien sûr, ils auraient pu se faire passer pour des Américains avec des ancêtres italiens, mais ils préféraient annoncer une identité entièrement anglo-saxonne pour percer cette forteresse du western. Ils n'avaient pas envie de tout expliquer chaque fois ; leurs films parlaient pour eux. Au début des années 1960, on sentait que beaucoup de cinéphiles ne croyaient plus à l'authenticité, à l'innocence, à la candeur du western ; nous entrons alors dans une période désabusée qui allait contaminer une large partie du cinéma américain des années 1960. Il faut rappeler que la réaction aux premiers westerns de Leone était unanime : unanimement contre lui !¹. Beaucoup de commentateurs plus conservateurs ne considéraient pas leurs œuvres comme étant du western ou du moins, du western conforme à la tradition et aux mythes américains : trop d'outrances, trop de complaisance, trop de violence gratuite. Et même le tout récent *Dictionnaire du western* ne mentionne pas le nom d'Ennio Morricone dans sa notice consacrée à la musique et ne consacre pas de notice à Sergio Leone².

C'est peut-être ce qui explique que les collaborations conjointes d'Ennio Morricone et de Sergio



Leone ne remporteront jamais de récompenses ni de reconnaissances officielles à Hollywood, si l'on excepte un hommage tardif remis à Morricone en 2007 pour l'ensemble de son œuvre, et ce, bien des années après la mort de Leone.

Au fond, en un mot, le style de Leone et Morricone poussait à l'extrême certains des codes du western conventionnel, presque au seuil de la parodie, tout en déconstruisant le genre du western. C'était le cas dans la mise en scène, mais également dans la musique. Et cette nouvelle tendance sera imitée avec encore moins de nuances par Sam Peckinpah et Quentin Tarantino.

L'AUTRE ENNIO MORRICONE

On répète souvent qu'Ennio Morricone n'a pas fait que des musiques de film pour Sergio Leone, et que cette portion de son œuvre par ailleurs immense et diversifiée ne représente que la pointe de l'iceberg. C'est vrai. Mais les musiques de ces films légendaires représentaient pour beaucoup de cinéphiles la quintessence de la trame sonore, pourtant rendues avec un minimum d'effets et avec peu de musiciens. Durant les années 1970, les trames sonores d'Ennio Morricone étaient si populaires que pratiquement chacune de celles-ci était publiée sous forme de disque 33 tours, qui furent maintes fois réédités. Il y a eu par la suite des versions réenregistrées par Morricone lui-même avec différents orchestres, ce qui était frustrant pour les puristes car on ne retrouvait pas exactement le même son, ni la même atmosphère, tout en pouvant reconnaître les mélodies et le style dès les premières notes. Et pourtant, c'était toujours le même Morricone qui dirigeait l'interprétation, tout en remettant à jour ses propres orchestrations. Mais il faut se souvenir qu'avant les années 1980, le magnétoscope domestique n'était pas encore répandu, et les cinéphiles ayant envie de réentendre les musiques des films de Leone n'avaient d'autre choix que de retourner les voir en salle ou d'attendre leur passage à la télévision; le disque offrait la possibilité de réentendre à loisir ces trames musicales, mais sans une composante essentielle, les images.

UNE ESTHÉTIQUE MUSICALE

Comment décrire en termes esthétiques l'apport des trames sonores d'Ennio Morricone aux longs métrages de Sergio Leone? On se souvient de ces séquences emblématiques du style de Sergio Leone dont l'action était interrompue, mise en suspens, pour un moment de contemplation. À cette époque, cette esthétique était inusitée et fascinait par son ouïe: là où plusieurs n'y voyaient que des longueurs et des exagérations dans l'échelle des plans (on passait de très gros plans fixes à des

plans d'ensemble), d'autres y voyaient au contraire des moments d'intense dramatisation où le temps était provisoirement suspendu. Au moment où deux protagonistes se regardaient de loin avant de s'affronter, la conjonction des images fixes et de la musique d'Ennio Morricone donnait une sorte de poème visuel qui forçait la contemplation. Durant ces minutes allongées à l'extrême, ces séquences servaient à faire monter la tension dramatique, les échanges de regards, les hésitations des protagonistes.

On pourrait réfléchir longuement sur l'esthétique des œuvres inimitables d'Ennio Morricone: longues notes à l'harmonica, notes au léger vibrato à la guitare électrique, effets de réverbération, présence de chœurs ou d'une voix féminine se prêtant à des vocalises. On entend un inoubliable sifflement dans les thèmes des films *Pour une poignée de dollars* (1964), mais aussi pour *Le bon, la brute et le truand* (1966); ce n'est pas Ennio Morricone mais bien son chef de chœur, Alessandro Alessandroni, que l'on entend siffler.

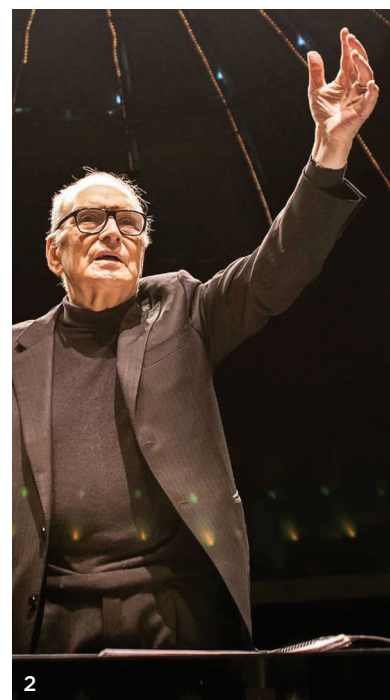
RÉÉCOUTER TOUT MORRICONE

Un coffret de 15 disques CD rend justice à la diversité du répertoire d'Ennio Morricone: intitulé un peu abusivement *The Complete Edition*, il contient des bandes originales créées pour des réalisateurs aussi différents que Bernardo Bertolucci, Pier Paolo Pasolini, ou encore les frères Taviani.

Paru en Italie en 2008 chez GDM, *The Complete Edition* ne contient pas toutes les musiques de film écrites par le compositeur, ni même celles de toutes ses collaborations célèbres avec Sergio Leone; mais on gagne en explorant la portion méconnue du maître, qui avait lui-même fait la sélection des œuvres choisies: de la musique de chambre, des œuvres contemporaines, des chansons et beaucoup d'œuvres pour des cinéastes italiens, français, ouest-allemands et américains.

En France, un autre coffret se concentre sur 22 de ses partitions pour des cinéastes français, dont le magnifique thème du long métrage *Le secret* (1974), de Robert Enrico. Cette rétrospective partielle contient aussi les thèmes des films *La cage aux folles* et *La banquière* (1980). Chose rare: ce coffret d'un seul CD comprend en outre une affiche repliée reprenant le montage de la couverture du boîtier³.

Les œuvres de Sergio Leone et Ennio Morricone étaient très appréciées au Québec. Dans sa chanson Ballade pour Sergio Leone, la chanteuse québécoise Isabelle Pierre a rendu un bel hommage à ces deux créateurs, il y a presque 50 ans, en chantant « Quand je suis triste (...), quand même l'amour ne me dit rien (...) », sa consolation était « d'aller voir un film de Leone ».▲



1. Sergio Leone et Ennio Morricone
Photo: Cinema Papers (1984)

2. Ennio Morricone

Références

¹Noël Simolo, *Conversations avec Sergio Leone*. Paris, Stock, 1987.

²Claude Aziza et Jean-Marie Tixier, *Dictionnaire du western*. Paris, Vendémiaire, 2017.

³Ennio Morricone *Made In France*, Play Time et FGL, Paris, N° PLO901136.